

# Comment on écrit un Roman-Cinéma

par GUY DE TÉRAMOND

DEPUIS le jour où Pierre Decourcelle, dotant la littérature française d'un genre nouveau, lançait avec l'aide de Pathé, toujours à l'affût d'une idée neuve, *les Mystères de New-York*, le roman-cinéma a connu un succès qui n'a fait que croître.

Evidemment, nul mieux que le magistral auteur d'œuvres sensationnelles qui l'avaient rendu célèbre auprès du public, n'était qualifié pour cette tentative hardie : mais si, grâce à son nom prestigieux, la réussite de cet essai était certaine, pouvait-on préjuger que, dans la suite, cette formule répondit, si complètement, au goût de la foule ?

Le roman-cinéma entraînait, toutes voiles dehors, dans ses mœurs et, du premier coup, avec ceux qui succédaient au premier, *le Masque aux Dents blanches*, *le Cercle Rouge*, *Ravengar*, *le Secret du Sous-Marin*, etc., conquérait une vogue qui, depuis, ne s'est jamais éteinte.

Du film à épisodes au roman-cinéma, il n'y avait qu'un pas. Il fut vite franchi à la suite de Pierre Decourcelle, chef de file, et du *Matin*, qui publia, avec un peu d'audace, son premier ouvrage.

Comment le public pouvait-il ne se point intéresser au synchronisme du journal et de l'écran, à voir ce qu'il avait lu, à retrouver, après les avoir suivis, les héros qui l'avaient ému ou amusé, se mouvant dans le décor qui lui avait été décrit ?

Les personnages du roman quittaient le domaine de la fiction pour entrer dans la réalité.

Ils devenaient tout à coup vivants. L'immatériel se matérialisait.

Aussi le succès de cette nouvelle formule fut-il rapide. Le vieux roman-feuilleton, aimé des générations passées, agonisait. Le roman-cinéma, avec ses aventures variées à l'infini, lui insuffla un sang neuf.

Ces deux genres, par leur essence même, diffèrent profondément l'un de l'autre.

Autant celui-ci doit être rapide, mouvementé, trépidant, sans cesse divers, autant il est nécessaire que celui-là paraisse clair et d'apparence logique.

C'est du commencement à la fin, le paradoxal mariage de la carpe et du lapin.

La bande n'a pas été tournée — je parle du film à épisodes américain, le plus courant — pour qu'on en fasse, plus tard une adaptation littéraire; l'interprétation se trouve en face d'elle, dans la même situation qu'un metteur en scène qui, inversement, voudrait interpréter les *Pensées* de Pascal ou les *Maximes* de La Rochefoucauld.

Rien n'aide à sa tâche, ni le sujet courant, ni la conduite de l'intrigue ni les sentiments des personnages.

Un film à épisodes bien compris ne saurait avoir aucune notion du temps, de l'espace, ni de la vraisemblance qui générerait singulièrement l'imagination débordante du



QUELQUES ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES ROMAN-CINÉMAS : GLOBE TROTTER PAR AMOUR.



(Film Louis Nalpas.)

TRISTAN ET YSEULT

(Cliché Eclair)

metteur en scène : c'est un kaléidoscope perpétuel qui déroule, sans interruption, devant l'œil des tableaux entre lesquels aucun lien n'est véritablement utile.

Pour aller de la Madeleine à l'Opéra, par exemple, dans la vie courante on suivrait simplement le boulevard. Pas au cinéma ! On prend un taxi, on sort de Paris, on fait, en quatrième vitesse, une randonnée à travers la campagne, on tombe dans un ravin profond de cent pieds, on est attaqué par une tribu de Peaux-Rouges, campée là par hasard, on franchit une rivière à la



(Cliché Harry.)

## LE SECRET DU SOUS-MARIN

nage, on saute dans un avion qui vous dépose sur un toit. Il ne vous reste plus qu'à gagner l'appartement où vous attend l'héroïne, en vous glissant par une cheminée, en traversant un égout et en surgissant par une trappe.

Essayons, maintenant, de traduire tout cela dans un roman-cinéma qui ne fasse point hérissier d'horreur les cheveux des lecteurs ni réclamer impérieusement par ceux-ci au directeur du journal l'internement immédiat de l'acteur.

A l'écran tout passe.

Il faut du mouvement. Le reste compte peu. Le public accepte tout ce qui l'amuse. C'est la seule condition. Une image efface les autres.

Les personnages qui, à la fin d'un épisode, se battent à grands coups de poing, se retrouvent au suivant, sablant gaiement le champagne ensemble. Aucune explication n'est donnée de ce brusque revirement. A quoi bon ? D'ailleurs, qui se rappellerait ce qui s'est passé exactement la semaine précédente ?

Rien n'a besoin d'être vraisemblable pour paraître vrai !

Je n'oublierai jamais l'un des premiers romans-cinéma, tout frais arrivé d'Amérique, que j'eus à adapter.

En voici le commencement :

Un jeune homme débarque à New-York. Bon. Dans la campagne, il rencontre une jeune fille inconnue, assise sur un banc. Il s'approche et l'embrasse. Bien. Les voilà fiancés. Elle l'emmène chez son père, pour l'épouser. Mais il y a un rival. Celui-ci enlève la jeune fille dans une auto qu'il précipite froidement dans un ravin

profond de cent pieds. Bon. Tandis que sa compagne, échappée par un de ces miracles, devenus si banaux dans le film à épisodes, regagne le home paternel, son agresseur s'empare de son fiancé et l'attache à une horloge dans la chambre obscure d'un bouge des faubourgs. Quand l'aiguille marquera onze heures, un revolver partira et tuera l'infortuné. Bien. A onze heures moins une, la porte de la caisse de l'horloge s'ouvre. Une femme masquée en sort et délivre le prisonnier. C'est la jeune fille. Le soir, tout le monde se retrouve au grand bal donné par le père. Le rival criminel a demandé à celui-ci la main de sa victime. Elle lui a été accordée. Soudain, l'autre arrive et le nouveau fiancé s'écrie en le voyant paraître :

— Vous arrivez à propos, mon cher !... Vous ne me refuserez pas d'être mon garçon d'honneur ?...

Et celui-ci accepte...

Il y avait douze épisodes, ainsi. C'était un des plus gros succès des établissements de l'autre côté de la Mare aux Harengs. Les Américains en raffolaient, paraît-il.

Je le veux bien. Leur mentalité n'est évidemment pas la nôtre. Ce sont encore de grands enfants qu'un rien suffit à amuser.

Mais, tout de même, l'adaptateur auquel on propose une pareille besogne, a, tout au moins, le droit d'être interloqué.

Le film se déroule dans une marche implacable que la logique elle-même ne saurait arrêter : A la fin de chaque épisode, l'héroïne courra un



(Cliche Vitagraph.)

## DRAGA L'HÉROÏQUE PRINCESSE

effroyable danger. Elle sera sauvée par le jeune homme qui l'aime, au commencement du suivant.

On n'est pas encore sorti de là

La nécessité inflexible de cette coupe hebdomadaire empêche tous ces coups de théâtre, savamment conçus et conduits de chapitre en chapitre qui, dans le feuilleton populaire, aguçaient la curiosité du public et la maintenaient jusqu'à la fin.

Dans le film à épisodes tout ce qui arrivera, on le sait d'avance. La présentation seule diffère.

Dans ces conditions-là, l'ingéniosité et l'imagination de l'écrivain qui l'adaptera au roman ne sont que des esclaves enchaînés et ne peuvent qu'obéir.

Et ce que je disais plus haut de la négation de toute idée du vraisemblable, s'applique également à toute notion de temps et d'espace. Les personnages se trouvent instantanément transportés dans les lieux les plus divers, et passent de l'hiver dans l'été avec autant de facilité que d'une pièce dans une autre, selon le caprice du metteur en scène. En une seule journée, il leur arrive plus d'aventures que, dans la réalité, une semaine entière ne pourrait en contenir.

Et, pourtant, c'est tout cela qu'il faut coordonner, échafauder et raconter de telle sorte que rien ne semble impossible au lecteur !

Mais tout cela n'est encore rien.

Avec un peu d'imagination, de travail et aussi de métier, on vient à bout de bien des choses.

Le pire fut pendant la guerre

À toutes les difficultés que j'ai énumérées, s'en joignaient de purement matérielles contre lesquelles l'adaptateur le plus habile était impuissant.

Les bateaux d'Amérique traversaient l'Océan fort irrégulièrement. Les premiers épisodes d'un film arrivés, les autres suivaient comme ils pouvaient.

Le stock était rare chez les éditeurs. Alors, on s'en remettait à la Providence, qui joue un si grand rôle dans les catastrophes cinématographiques. On jetait sur le marché ce qu'on avait et, pour le reste, on s'armait d'un optimisme et d'un fatalisme à toute épreuve. On passait toujours les premiers épisodes ; ensuite, on verrait bien !

Mais l'adaptateur, lui, n'en était pas moins

obligé d'écrire ses sept feuilletons, semaine par semaine, ignorant naturellement ce que lui apporteraient les négatifs attendus.

Qui pouvait bien être cet homme à la cagoule qui sillonnait le premier épisode, jaillissant des

murs, bondissait par les fenêtres, surgissait des caissons d'arbres et semblait vouloir cheminer à travers toute l'intrigue ? Était-ce un des personnages qui se déguisait pour commettre ses forfaits ? Mais lequel ? Ou bien en était-ce un nouveau, qu'on ne pouvait soupçonner ? Redoutable point d'interrogation ! Insondable problème !

Il fallait, ce-

pendant, vis-à-vis des lecteurs, paraître le savoir parfaitement.

Et, dans un autre film, ce malheureux savant assassiné au début. Qui était son meurtrier ? L'espionne allemande ? L'espion autrichien ? Le Japonais ? Le manchot ? Un complice ?

Cruelle énigme ! eut dit Paul Bourget.

Ce n'était qu'au dixième épisode qu'on le savait. Le bateau était enfin arrivé. L'adaptateur l'apprenait avec un soupir de soulagement. Jamais, à vrai dire, il ne se fût imaginé quel était le véritable coupable ! C'était celui auquel il s'attendait, lui-même, le moins. Les Américains adorent ces surprises qui font du criminel un quelconque personnage qui semblait le moins désigné pour ce rôle.

La Censure elle-même, cette harpie qui se réveille de temps en temps pour qu'on n'oublie pas qu'elle existe, s'en mêlait.

Elle intervenait brutalement, à la manière de l'éléphant qui pénètre dans un magasin de porcelaine.

Le film monté, le roman écrit, il lui prenait la fantaisie de faire supprimer un des personnages principaux dans toutes les scènes où il apparaissait.



(Cliché Pathé)

#### HOUDINI LE MAÎTRE DU MYSTÈRE



(Film Louis Feuillade.)

(Cliché Gaumont)

#### LES DEUX GAMINES

Donner une âme noire à un visage jaune pouvait égratigner l'épiderme sensible de nos alliés japonais.

Il fallait bien obéir. On devine ce que pouvait devenir un film émasculé de la sorte et les prodiges d'acrobatie qu'il fallait accomplir pour qu'il tint encore à peu près debout !

En tous cas, ce n'était pas le roman qui y gagnait. Le malheureux adaptateur s'arrachait les cheveux. Tout était à refaire et il pâlisait à essayer de donner une forme nouvelle, pas trop cubiste, à un monstre sans queue ni tête.

Cela ne se passe plus ainsi, heureusement !

Les films sont arrivés entièrement avant de commencer à être projetés. L'adaptateur n'a plus qu'à les voir cinq ou six fois pour bien s'imprégner des scènes qu'il aura à décrire. C'est le mauvais côté du métier, car il n'y a rien de plus amusant que d'écrire un roman-cinéma et de donner, en quelque sorte, une âme aux personnages qui s'agitent sur l'écran.

Quant au public, qu'on le veuille ou non, il y prend de plus en plus de goût. Bien souvent, quand je suis allé dans une salle de cinéma, je l'ai entendu, demeuré froid jusque-là, applaudir bruyamment et manifester sa joie à l'annonce du film à épisodes.

Evidemment, le roman-cinéma, c'est-à-dire le synchronisme du journal et de l'écran, n'en est encore qu'à l'aube. Il a encore beaucoup de progrès à faire. Sa forme n'est pas parfaite. Ses moyens sont encore primitifs. Il a besoin d'être perfectionné. Comment ? Nous le verrons bien.

Espérons seulement qu'au lieu d'adapter toujours des bandes américaines où, parfois, il le faut bien avouer, la puérité le dispute à l'in vraisemblable, il nous sera donné de pouvoir tourner des épisodes de films d'après des romans d'aventures spécialement conçus, bien charpentés et adroitement construits.

Sans doute, quel qu'il soit, le roman cinéma ne remportera-t-il jamais le prix Goncourt ? C'est ce que ses détracteurs lui reprochent amèrement. Peu importe ? Il amuse le public. C'est là tout le secret de son succès.

Ne lui donnons point dans la littérature une plus grande place qu'aux œuvres des Gaboriau, des Mérouvel et des Richebourg, et n'y voyons sagement qu'une forme nouvelle du feuilleton populaire.

Ne lui demandons pas plus qu'il ne nous peut donner : une simple distraction sans prétention.

GUY DE TÉRAMOND.

## UN CINÉMA SCOLAIRE

Une intéressante tentative d'enseignement scolaire par le cinéma vient d'être faite par le directeur de l'école communale parisienne de la rue de Sambre-et-Meuse, M. Morlé.

Depuis longtemps, M. Morlé s'était rendu compte que ses élèves manifestaient un goût des plus vifs pour le cinéma. Il résolut de se servir du film afin de parachever leur instruction générale. Un délégué cantonal, M. Dubois, à qui il s'ouvrit de ses intentions, lui fit don d'un appareil de projection Gaumont.

M. Morlé se mit aussitôt à l'œuvre et se procura des films scientifiques. La préfecture de police voulut bien réduire au minimum ses exigences relatives à l'installation de la salle, modification des portes de sortie, isolement de l'appareil, etc. L'administration de l'enseignement primaire, désireuse d'encourager cet effort, fit tous les frais de l'installation électrique. Les maisons Gaumont et Pathé prêtèrent des films. Avec une somme minime, le directeur de l'école de la rue de Sambre-et-Meuse, put, de la sorte, mettre sur pied son cinéma scolaire.

M. Morlé a bien voulu nous faire visiter le vaste préau couvert, où il compte donner régulièrement des représentations. Tout a été intelligemment conçu. La cabine de l'appareil est isolée. Les risques d'incendie sont inexistantes.

— Mes élèves ont été enchantés de l'ouverture de mon cinéma, nous déclare M. Morlé, d'autant plus que les places sont gratuites.

Tout en ne fonctionnant qu'un jour par semaine, mon cinéma donnera quatre ou cinq représentations, afin de permettre à tous les enfants du quartier de voir nos films et d'entendre nos causeries. Car j'estime qu'un film scientifique sans explications, ne plaît pas aux jeunes spectateurs. J'ai fait plusieurs expériences, qui ne me laissent aucun doute sur ce sujet.

Nous avons assisté à une représentation de ce cinéma scolaire et nous avons constaté en effet, combien les enfants écoutaient avec intérêt les paroles des conférenciers. M. Roeland, conseiller municipal du quartier de l'Hôpital Saint-Louis, présenta en termes concis et très compréhensibles pour de jeunes cerveaux, un film Pathé des plus curieux sur la *Circulation du sang*. Il fut applaudi.

M. Morlé, directeur de l'École, parla ensuite pendant la projection des films suivants : *Le Castor*, *Les Mines de Decazeville*, *Le Quercy*, *l'Etna*. Il retint ainsi l'attention de son auditoire et lui fit comprendre de nombreux détails, qui lui auraient certainement échappé. Un film comique *l'Endormi* termina la représentation.

Un jeune spectateur questionné par nous à la sortie, déclara :

— C'est bath le *ciné expliqué*, je voudrais bien qu'il ait lieu tous les soirs !...

*Le ciné expliqué* ! Cette expression enfantine, en dit davantage qu'un long commentaire.

PIERRE BARBANCE